

Embrasser l'eau et la lumière

Catherine Ecole-Boivin

L'histoire de ce livre se situe à la limite de la Vendée, dans les environs du Collet autrefois grand port de la « Baye de Bretagne », la Baie du Sel.

Pendant des siècles, Le Collet, fut un grand port exportateur de sel produit dans les marais salants du littoral.

Ce livre est passionnant car il nous raconte l'histoire du sel, le travail du sel, des saulniers. On se laisse porter par un récit lent et paisible, très bien écrit. Une découverte.

La première partie : le ventre du marais nous fait découvrir, en nous racontant l'histoire d'Agnès, la Saulnière et d'une petite fille Lucille (Lulu, la narratrice) qui ne la quitte pas, ce que fut le travail du sel pendant plusieurs siècles.

Les habitants récoltaient le sel par évaporation... ils ont eu l'idée de brasser l'eau d'une certaine manière, pour récolter le sel qui se formait naturellement dans la saumure du marais.

« le sel demande pour naître et vivre une longue patience de la part de ses éleveurs »

Les saulniers sculptent, en partant de l'océan, des canaux vers les œillets c-à-d les cristalloirs où se forme le sel.

Après l'hiver où le marais a été noyé, la vase est retirée en la damant avec une pelle en bois, une ferrée, bêche aux bords aiguisés que l'on nomme aussi la clef du marais.

L'eau de la saline interdit l'usage des instruments en fer... leur corrosion altérerait le goût du sel.

Le lissage d'une saline est un art, sa sculpture vient du corps, des muscles et des outils.

La valeur d'une saline se cache sous sa couche putride, sorte de peau duveteuse, mi-liquide, mi-aérienne. Pour hisser le sel du dessous de l'eau, la vigueur et la résistance à la nature ne suffisent jamais.

Si les bassins sont remaniés complètement toutes les deux décennies, entre-temps, ils sont toilettés, lavés et donc vidés, afin d'éviter qu'ils ne s'embourbent. Le saulnier doit comprendre le moment où les différentes brises de terre et de mer s'équilibrent.

Le sel, une fois récolté, a besoin de 4 saisons pour grandir.

Dans les caves, du sel centenaire vieillit à côté du vin. Dans des caisses en bois référencées en fonction de l'année de récolte il se bonifie.

L'histoire du sel c'est aussi l'histoire des guerres de Vendée 1793-94, des massacres, des rancunes familiales, l'impossibilité du pardon donc l'impossibilité d'épousailles entre les familles, la malédiction : un fils perdu à chaque génération.

la mémoire du marais, deuxième partie, c'est l'histoire de la narratrice Lucille, sa lutte comme femme pour s'occuper d'une saline, pour devenir saulnière.

Le rôle assigné aux femmes était de récolter la fleur de sel. Seul le fils de famille pouvait devenir saulnier.

Quand une saline ne prend pas : *« la saline ne vaut pas mieux qu'une lunatique c-à-d une femme qui a ses lunes »*, Elles font *« tourner »* l'eau quand elles ont *« leur mois »*.

Lulu, l'adolescente envoyée à la ville par son père pour « être placée » (cela se situe dans les années 1950) va découvrir le monde après une enfance dans une famille rurale et pauvre. Mais le marais « l'appellera » et elle finira par vaincre les résistances multiples et devenir « la saulnière » comme lui avait enseigné la vieille Agnès.

Ce livre , un enchantement et une vraie découverte.

Marie-Antoinette

La vie en relief

Philippe Delerm

« Je ne suis pas de mon temps, je suis tout mon temps »

Des souvenirs d'enfance à la pandémie actuelle, l'auteur « met des mots sur ce qu'on a cessé de voir alors qu'on est entouré de toutes ces choses là. »

C'est le talent de Ph. Delerm l'inventeur d'un genre « l'instantané littéraire ».

« Je rêve d'être écrivain. Je ne sais pas si j'y suis parvenu. Dire ce que tout le monde doit sentir, mais plus ou moins... Tenter de l'écrire n'a fait que renforcer ce sentiment. »

« Je n'ai pas l'impression d'avoir été enfant, adolescent, homme d'âge mûr, puis vieux.

Je suis à la fois enfant, adolescent, homme d'âge mûr, et vieux.

C'est sans doute un peu idiot. Mais ça change tout.»

Les chapitres : Je ne suis pas de mon temps, je suis tout mon temps (1)

Les livres sont en relief

Le présent est le passé

Ce que j'ai eu je l'ai encore

Je ne suis pas sur terre pour ne pas être troublé (2)

Le malheur c'est de perdre quelqu'un, le bonheur c'est d'avoir quelqu'un à perdre.(c'est la phrase de ma vie)

- (1) « Vivre par les toutes petites choses. Des sensations infimes, des phrases du quotidien, des gestes, des bruits, des odeurs, des atmosphères. Écrire sur tout cela. Car écrire et vivre c'est la vie en relief... **Transformer en sujet ce qui n'en est pas un, la perspective est délicieuse.** Elle donne le sentiment que l'existence est inépuisable, qu'il y aura toujours un angle différent à trouver... en ayant tiré de la vie même ce qu'elle contenait mais demeurait enfoui.» p.72

« Le passé n'est pas un monde perdu. Le vivre dans le présent n'est pas de la nostalgie. Ce qui est passé est possédé définitivement... sentir le passé dans le présent. Il y est, il n'attend rien que de se déployer... je veux m'embarrasser de tout. Avoir vécu les choses sans les avoir perdues, les instiller dans le monde qui vient, faire du présent un alcool fort, le goût du fruit plus fort que le fruit. »

- (2) « la rumeur de la cour d'école. Une musique ancrée au plus profond de nous. C' est un bruit qui fait du bien... c'est comme s'il était à la fois hors de nous et en nous. On a tellement de récrés enfouies au fond de soi. Pas disparues mais loin... » p.164

Les grandes philosophies consolent de la vie, de même pour les religions.

« La vie est davantage qu'une chose à laquelle on doit se résigner, davantage qu'une chose dont on doit se consoler... Même s'il est vrai que l'au-delà existe, il serait tellement étroit de vivre contraint, restreint, de vivre la vie comme s'il fallait lui échapper. » p. 186

« Et je me dis que c'est beau de voir qu'il y a à la fois des hommes que toute leur vie mène vers l'obsession de l'au-delà, et d'autres vers celle du bonheur sur terre. Cela donne à l'existence même une ampleur extraordinaire. Mais c'est sur terre qu'on voit ça. » p.186

« Le sentiment que beaucoup de temps m'a déjà été donné... je ne peux pas appeler ça regarder la mort en face. Je ne suis pas fait pour regarder la mort en face, simplement pour l'apprivoiser. » p.194

Le malheur c'est de perdre quelqu'un
le bonheur, c'est d'avoir quelqu'un à perdre

Le chantre de l'inquiétude : « si on ne s'inquiète pas pour les autres, si on aime pas les autres, il n'y a

pas de bonheur. »

« peu doué pour comprendre, j'aime regarder, sentir et même parfois devenir ce qui m'entoure... cette disposition à goûter, à arrêter le cours, est indissociable d'une anxiété latente... l'inquiétude commence avec la distance et l'imagination.

Mon inquiétude... elle concerne toujours les gens que j'aime, ceux dont la vie m'est essentielle.

L'inquiétude : la seule manière de dire avec pudeur que l'on ne vivrait pas sans l'autre, que l'imagination est plus forte que l'absence... elle fait la vraie frontière entre s'aimer un peu et s'aimer tout à fait.

C'est le goût du bonheur et son inquiétude qui fait le relief de la vie. »

« Où sont les enfants ? Ce texte de Colette est le plus beau qu'on ait écrit sur l'inquiétude.

Une mère qui donnait la liberté et gardait l'inquiétude. »

Un livre plein d'amour, de douceur... une poésie pour chaque instant... le plaisir de parcourir ces lignes comme celui de la fraîcheur au bord d'une rivière, comme le murmure de l'eau sur les pierres polies... la vie s'écoule...

Marie-Antoinette

La vie mensongère des adultes

Elena Ferrante

Elena Ferrante (née, selon ses propres dires, en 1943 à Naples) est une romancière, nouvelliste et essayiste italienne.

En réalité on ne sait pas s'il s'agit d'une femme Anita Raja connue comme traductrice ou de son mari Domenico Starnone lui-même écrivain...

Elena Ferrante a publié de nombreux romans, en particulier la saga : l'amie prodigieuse en 4 volumes.

La vie mensongère des adultes est une histoire qui se passe à Naples actuellement. C'est la description de ce que vit une adolescente entre 13 et 16 ans : Giovanna, dans un milieu intellectuel, bourgeois, dans un quartier huppé de Naples. Elle ne manque de rien, les parents enseignants sont présents, parlent beaucoup avec elle, sont aimants, la complimentent beaucoup, jusqu'au jour où elle surprend une conversation entre ses parents. Son père dit à sa mère que Giovanna est en train de ressembler à sa sœur Vittoria, elle devient aussi laide qu'elle. C'est un séisme pour Giovanna. En effet Vittoria est la sœur de son père qu'elle ne connaît pas directement : les relations sont rompues depuis longtemps et quand il en parle c'est la référence du pire. Le père est originaire d'une famille modeste dans les quartiers populaires de Naples. Il est arrivé à faire des études et à devenir professeur à l'Université, alors que le reste de la famille est restée dans les bas quartiers de Naples et vivent très modestement en particulier Vittoria qui est femme de ménage, très vulgaire à ses yeux, parlant essentiellement le napolitain et très remontée contre son frère. Ce dernier au moment de la mort de leurs parents n'a pas voulu laisser sa part d'héritage au reste de la famille, malgré sa situation privilégiée, mais surtout il a révélé la liaison amoureuse de Vittoria à la famille de son amant, provoquant la scission définitive entre les parents de Giovanna et la famille de son père.

Giovanna va tout faire pour prendre contact avec Vittoria, elle veut la connaître pour comprendre ce qu'elle est et ce qu'elle est en train de devenir.

Vittoria va beaucoup apprécier cette envie de Giovanna de connaître sa tante et ce milieu populaire qu'elle ignore. Vittoria maintenant et depuis la mort de son amant Enzo, il y a presque 20 ans, vit très proche de la famille d'Enzo, elle s'entend bien avec sa femme et leurs trois enfants qu'elle considère comme ses proches enfants. Giovanna va apprendre à les connaître et à les apprécier. Vittoria va demander à Giovanna de surveiller ses parents. Elle s'aperçoit par hasard que l'ami de son père fait du pied à sa mère, lors d'un repas chez eux. C'est aussi le moment où le père de Giovanna va quitter sa famille pour vivre avec la femme de son ami... et avec ses filles les grandes amies de Giovanna. ; Giovanna n'a plus de référence ou plutôt elle se rend compte que finalement ce que dit Vittoria est la vérité, les adultes ne sont pas fiables et particulièrement hypocrites.

Elle va cesser de travailler au lycée et devra redoubler. Elle ne rencontre plus que rarement ses amies qui vivent maintenant avec son père. Elle continue à voir son père mais au restaurant, pas à la maison, la relation avec les parents est très difficile.

Par hasard elle va rencontrer un garçon Roberto, le fiancé de Guiliana, une fille d'Enzo l'amant de Vittoria, Roberto est professeur à l'université de Milan, avec qui Giovanna va pouvoir parler de tas de sujets qu'elle a abordés en lisant. S'en suit une relation amoureuse du côté de Giovanna et intéressée du côté de Roberto qui ne tient pas à établir une relation autre qu'amicale avec Giovanna (Giovanna a 16ans Roberto plus de 25ans). Roberto est originaire de Naples et son amour pour Guiliana est la dette qu'il se sent devoir pour sa ville de Naples maintenant qu'il est reconnu dans le milieu universitaire italien.

Cependant Guiliana sa fiancée, une belle jeune fille, se sent bien décalée par rapport à son fiancé et admire Giovanna de pouvoir communiquer intellectuellement avec Roberto p 307.

Ce ne sera pas avec Roberto qu'elle va perdre sa virginité mais avec un garçon des bas fonds de Naples, amoureux d'elle depuis longtemps, que Giovanna n'aime pas, mais elle veut connaître la baise, pas faire l'amour... Cette fin du livre m'est apparu assez cloaque...

Je ne sais pas dire si ce livre m'a vraiment plu. L'analyse des relations entre les adultes, la trahison

du père qui se verrait bien avoir deux femmes est réaliste. Elle met bien en évidence la souffrance de Giovanna et de sa mère, la destruction de l'équilibre de la vie familiale. Giovanna cesse de parler aussi à sa mère et ne comprend pas son chagrin.

L'analyse de l'adolescente qui a été choyée, reconnue et qui tout d'un coup se retrouve très seule, avec la découverte de sa tante qui lui insuffle désormais tout ce qu'elle a comme ressentiment contre son frère. Pour Giovanna c'est sa tante Vittoria qui a raison, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que Vittoria est particulièrement vulgaire, sans culture, souvent méchante... Tout cela lui a permis d'élargir son champ d'intérêt et de connaître des jeunes et des adultes en dehors du milieu feutré dans lequel elle vivait auparavant. De découvrir des valeurs de solidarité dans ce monde où la vie de tous les jours est difficile.

Le livre est facile à lire mais il dégage en permanence un malaise général dont j'ai eu du mal à me défaire... c'est peut être le génie de ce livre... pour faire court aucun des personnages n'est vraiment heureux, à l'exception de ce Roberto qui paraît plutôt bien dans sa peau, mais il est un peu marginal par rapport à l'ensemble des personnages, dans le haut ou le bas de Naples.

Cécile

La voyageuse de nuit

Laure Adler

L'auteure: Laure ADLER dont on connaît le petit visage têtu encadré de cheveux brun-roux bien lissé. On a pu garder le souvenir de la jeune et brillante animatrice sur France-Culture qui, en 1976, participait à certaines émissions littéraires et artistiques (Pollak, Pivot).

Un temps chargée de mission à l'Elysée, elle revient à la direction de France-Culture de 1999 à 2005 et organise maintenant sa retraite vers tout ce qu'elle n'a pas pu faire pendant sa vie active.

Née en 1950 à Caen, Laure Clauzet vit dès l'âge de trois mois une enfance choyée en Guinée puis en Côte d'Ivoire où son père était ingénieur agronome.

A 17 ans, c'est le retour violent en Métropole, chassée par les événements politiques. Elle a une maîtrise de philosophie et un doctorat d'histoire.

Militante de la cause des femmes, en 1976 elle commence à publier sur des femmes politiques, puis écrit plusieurs biographies en particulier sur Hannah Arhendt et Marguerite Duras.

Elle a eu deux maris et trois enfants.

Avec l'ethnologue Alfred Adler, son fils Rémi mort accidentellement.

Puis avec Alain Veinstein, deux filles Léa et Paloma qui travaillent toutes deux dans l'audio-visuel.

Maintenant, à 70 ans, Laure Adler s'interroge sur *"la vérité de l'âge"* et ironise sur les expressions *"on prend de l'âge... on fait son âge... on ne fait pas son âge"*. Qu'est ce que la vieillesse dont parlèrent si bien Beauvoir et Duras ? Une avancée vers la fin qu' elle a suivie chez ses parents, ses amis, dans les villes, dans les campagnes.

Avec la sagesse des vieux dans les sociétés primitives, dans la Bible ou dans l'antiquité.

"L'âge opposé à jeune... Tu es jeune, tu es vieux... le racisme des âges, de tous les âges" dont parle Roland Barthes.

L'âge marque-t-il plus durement les femmes que les hommes, selon le métier, considérant nombres de grands acteurs remarquables. A voir! Quand aux écrivains, la vieillesse leur fait la part belle tels Victor Hugo, Françoise Héritier ou Dominique Rollin. Chez les Politiques, il y a des inusables comme Thiers, Clemenceau, Churchill, Adenauer, de Gaulle et ... Elisabeth d'Angleterre.

Chez les artistes *"l'âge est un laché prise qui autorise une forme de dépassement"*: voyez les Nymphéas de Monet, assistez à La tempête ou Un conte d'hiver de Shakespeare, écoutez Othello et Falstaff de Verdi, pour ne citer que les plus classiques. Quand aux érotiques dont Picasso remplit sa fin de carrière elles sont oeuvres de plénitude et de liberté et non provocation de vieillard gâteux.

Il est vrai qu'à ces âges-là on perd parfois la boule ou la santé! Gloire soit rendue aux admirables soignants, aides à domicile ou auxiliaires de vie, encore peu reconnus et peu nombreux.

Il est vrai aussi que les EHPAD et même les établissements de luxe n'apportent pas la tendresse nécessaire au confort moral des pensionnaires, faute de moyens humains. Cela est révoltant car les comités directoriaux et les actionnaires visent plutôt la rentabilité.

Une "ghettoïsation" indigne accentuée par la crise du corona-virus tarde à être prise en charge et contrôlée malgré les promesses gouvernementales. Cela révolte l'auteure contre l'obsolescence programmée et *"la notion de perte de la transmission"*.

Observant l'approche de la mort chez les mammifères, dont l'homme, mort subie ou choisie, il importe de *"Garder le goût du monde, trouver chaque jour le sel de la vie"* alors qu'à l'instar de Beauvoir *" moi je suis devenue une autre, alors que je demeure moi-même"*

Voilà le sentier souple rempli d'anecdotes, de citations, que Laure Adler nous propose pour faire route vers la finitude.

Roselyne

L'ANOMALIE
Herve Le Tellier
Prix Goncourt 2020

Voici le roman dans le ROMAN. Il y a l'Anomalie qu'on lit et l'Anomalie roman de Victor Miesel un personnage du roman.

Nous sommes donc plongés dans le dédoublement, l'éclatement, le prolongement soi plus soi.

LE TELLIER nous place face à un miroir convexe qui réfléchit le temps, le tord, en éliminant la notion du réel et nous enfonçant dans le vertige du virtuel si proche de nous. La vérité si elle existe perd ses limites et s'invente.

On peut détester cette "Anomalie" pour son caractère invraisemblable ou l'apprécier justement pour le plaisir de la science fiction.

L'histoire nous raconte un avion, vol régulier PARIS NEW YORK, avion parti le 10 mars rencontrant une turbulence. Cent six jours après, le 24 Juin, le même avion atterrit à nouveau transportant à son bord les mêmes 250 Passagers. IL s'agit du double parfait du vol précédent.

Le lecteur soudainement se trouve tour à tour captivé, horrifié, admiratif mais perdu côté raison !

On peut trouver virtuose ce paradigme osé du trou noir, cette photocopieuse de nous mêmes l'auteur n'insinue-t-il pas que **"Toute réalité est une construction et même une reconstruction"**.

Une théorie qui ouvre le champ à des digressions scientifiques, religieuses ou des propositions psycho philosophiques qui peuvent d'ailleurs agacer le lecteur et le perdre dans une certaine dissonance cognitive !

Mais on peut aussi se focaliser sur les personnages. L'auteur nous met face à une galerie de portraits. Hommes, femmes, enfants. Blake, Lucie, David, Sophia, André, Slimboy ...

Ces personnages sont proches de nous pour leurs vérités faites autant de force que de faiblesse. Ils sont le reflet de nos destins communs. Ils nous racontent le cancer avec David, l'inceste avec Sophia, l'homosexualité avec Slimboy, l'hétérosexualité déviante avec Lucie.

A travers eux et surtout entre chacun des personnages "**march**" et "**june**" on mesure **" le temps qui passe, cette beauté triste qui appartient à tous et à personne, du sac et du ressac mélancolique de la vague () ensemble et pourtant dissemblables () et chaque frisson de ce vertige contient sa dose homéopathique de terreur "**.

Les paradoxes intimes resurgissent. On passe brutalement ou lentement de la bienveillance à la cruauté de l'amour à l'indifférence, de l'aveuglement à la lucidité. L'auteur suggère *"Nous ne sommes que des programmes"*. Il ajoute à la suite de NIETZCHE *" Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont "*

Nous sommes donc plongés dans nos dissonances intimes. Sont écorchés au passage nos sacrosaints fondements, nos codes, nos croyances. Par exemple il ressort de l'amour maternel *"l'égoïsme le plus noir combat avec rage avec la plus étincelante générosité"* ! L'auteur nous met ainsi face à notre miroir interne, notre double narcissique à la manière de FREUD et devant nos inquiétantes étrangetés. Face à nos doubles chacun s'accommode ou pas, y croit ou pas, s'accepte ou pas. Aussi faut-il admettre que parfois : *"l'ignorance est bonne camarade et (que) la vérité ne fabrique jamais du bonheur"*

IL plane d'ailleurs sur ce roman un parfum assez mélancolique. Par exemple *"L'espoir c'est le palier du bonheur; son accomplissement est l'antichambre du malheur"*. Cette tonalité sombre exerce à la fois fascination morbide et curiosité fiévreuse.

Le roman par son style et son sujet, mêlant à la fois poésie et réalisme, magie et science, mélancolie et positivisme ne peut que nous toucher. Lorsqu'il nous enjoint : *"il faut toujours préférer l'obscurité à la science"* il faut entendre dans ce chant de l'obscur la gloire de l'imaginaire.

Son hommage au **non-dit** est la consécration de l'imagination, sa délicatesse et sa puissance, la supériorité de l'homme sur la nature et un appel à la complicité et à l'émotion de ses lecteurs.

Né d'Aucune femme

Franck Bouysse

L'auteur né en 1965 à Brive-la-Gaillarde, a été enseignant en biologie et se lance dans l'écriture en 2004. *Grossir le ciel* en 2014, puis *Plateau* en 2016 et *Glaise* en 2017 rencontrent un large succès, remportent de nombreux prix littéraires et l'imposent sur la scène littéraire française. Il partage aujourd'hui sa vie entre Limoges et un hameau en Corrèze.

- « *Absolument formidable ! Prenez Lumière d'août de Faulkner et My Absolute Darling de Gabriel Tallent, ajoutez-y la beauté incandescente de la langue et le poids de l'histoire et des tabous, vous avez l'un des chocs littéraires de cette rentrée. Lisez ce livre, amis, vous serez secoués !* » François Busnel - LA GRANDE LIBRAIRIE
- *Né d'aucune femme a déjà obtenu plusieurs prix : Prix des libraires et Grand prix des lectrices du magazine Elle.*

Ce roman m'a tenue en haleine par l'enchaînement rapide des actions, on ne s'y ennue jamais ! C'est un mélange de tendresse et d'horreur. J'y ai vu plusieurs thèmes : c'est d'abord un conte fantastique dans un style poétique rondement mené pour entraîner le lecteur dans les péripéties du roman !

Cette histoire est celle de Rose, jeune fille de 14 ans dans la France profonde. On ne connaît pas la période où elle se situe, mi-19ème peut-être ! La famille est très modeste, plusieurs enfants à élever. Pour que la famille subsiste son père décide de la vendre à un Maître des Forges. Immédiatement la jeune fille se rend compte que sa condition de servante sera très difficile entre cet homme cruel et sa vieille mère tout aussi perfide : la sorcière. Désormais elle devra vivre dans un château complètement isolé loin de sa famille. Sa vie sera une suite d'épisodes malheureux même dramatiques ! Son père qui regrettera son geste sera assassiné purement et simplement dans une atroce violence ! Elle sera violée dans des souffrances insoutenables pour donner un héritier au Maître : « *Ce soir là j'ai compris que c'était vraiment le diable* »

A-C'est un Conte

Cette histoire se présente un peu comme un Conte : « *noir, cruel et sombre, un cadre spatio-temporel imprécis, des gentils, des méchants comme le Maître ou sa mère ! On a le Château, la chambre interdite, la femme prisonnière, le poison !* »

La violence et l'horreur figurent tout au long du roman : à la forge il a eu l'outrecuidance de lui porter près de l'oreille une tige de fer sortie de la flamme pour la brûler avec une trace indélébile à vie pour qu'elle n'oublie jamais ! Le père Onésime mourut dans d'effroyables circonstances : jeté dans une énorme brasier : « *ça pouvait qu'être le diable parce qu'aucun homme n'aurait été capable d'une telle horreur* ». On est dans le fantastique, dans le cauchemar ! Elle va finir par se retrouver enceinte, le Maître des Forges mourut, je ne vous dirais pas comment...

B- Les Cahiers: l'Écriture

On l'envoya dans un asile pour mettre son bébé au monde !

Pour supporter cette odieuse vie, Rose sentit en elle le besoin de raconter sa terrible histoire. Elle demanda à une infirmière de lui fournir « *du papier, de l'encre et une plume pour que je prenne le temps d'écrire tout ce que j'avais vécu... ça me travaillait depuis longtemps. Tout ce que je savais, c'était que si je le faisais pas maintenant je le ferais jamais, et personne d'autres ne le ferait* ».

p 232 233

A travers cette soif d'écrire on devine l'auteur qui semble obéir à l'héroïne pour laisser vagabonder son imagination : « *les mots passent de ma tête à ma main avec une facilité que j'aurais jamais crue possible... même ceux que je pensais pas posséder... Les mots représentent la seule liberté qu'on ne peut pas me retirer... Je me sens pas mal d'être ici... plus besoin de travailler, des mots à jeter sur le papier, qu'est ce que je pourrais demander de plus aujourd'hui* »

« *Un écrivain qui estime être dominé par son histoire : "Je ne suis pas le personnage, c'est lui qui*

est moi. Il y a quelque chose, c'est Malraux qui disait ça, il faut accepter d'être possédé. Quand on écrit, c'est vraiment ça. Je suis imprégné de toute l'histoire."

Écriture de l'auteur pas vraiment poétique mais on pénètre dans un monde où le niveau d'horreur est au paroxysme, l'aventure de ce roman noir traduit des conditions sociales possibles à cette époque à la campagne entre patron et servante ! Enchaînement rapide des faits dramatiques, le lecteur est en haleine, pressé de connaître la suite !

Enfin pour finir je dirais que l'auteur considère que dans ses romans certains personnages sortent du lot, sont mis en évidence. Souvent ce sont les Femmes dont il témoigne de l'admiration sans doute. Son autre roman «Buveurs de vent », que je lis en ce moment , met aussi en valeur une jeune fille Mabel.

"Après coup, en fait, je m'aperçois qu'évidemment, il y a un message, il y a une révolte. Cela devient quelque chose de très actuel, contemporain. C'est une femme debout et c'est vraiment un hymne à la force de cette femme-là et peut-être des femmes en général", conclut Franck Bouysse.

A lire , c'est passionnant !

Josette J.

Paris Mille vies

Laurent Gaudé

Entre art poétique et récit fantastique Laurent Gaudé célèbre Paris, sa ville et se souvient. Il nous entraîne dans une déambulation, la nuit, dans Paris. Il semble avoir traversé les siècles. Il nous fait vivre la vibration, qui le connecte au monde des morts notamment par le biais de ces plaques qui sont parfois sur les façades des immeubles : les frontières sont abolies, entre le passé et le présent, les morts et les vivants. Comment une ville a envie d'être lue et de se créer une mémoire dont elle est fière, et dont elle a envie de garder trace. C'est d'abord ça la présence des morts, c'est d'être à un coin de rue, et de se rendre compte qu'un poète ou un écrivain a vécu dans cet immeuble, qu'un résistant est tombé...

Mille vies entrent dans la nôtre et dansent avec nous les morts sur le pavé comme ceux de la rue Gay Lussac et la rue St Jacques : les mêmes rues de F.Villon ou de mai 68.

« Il faut tout dire, de chaque rue, de chaque carrefour. Ceux qui sont passés par là en courant, ont laissé des traces, et moi en cette nuit étrange, je les sens. »

Des personnages se sont imposés à travers le choix de la promenade. Mais d'autres pourraient être convoqués, d'autres rues, d'autres ombres... sans fin.

Tout s'entremêle et se bouscule, les époques et les scènes se chevauchent.

« Nous avons plusieurs vies. Elles s'embrassent les unes les autres ou s'ignorent. Elles se succèdent posément ou se brûlent entre elles, mais viens parfois le moment d'en laisser une s'estomper pour en découvrir une nouvelle. »

« De terre vint, en terre tourne » F.Villon

La nuit : le rapport au temps (à la contrainte, les choses auxquelles on veut échapper) n'est plus le même. La ville se vide et se peuple d'autres présences.

La nuit on croise des gens que l'on ne voit pas autrement, on croise les personnages. *« J'entends un corbillard rouler sur le pavé de Paris » (V.Hugo enterrant son fils Charles)*

Le jour c'est la vibration des vivants, la nuit celle qui connecte au monde des morts.

Au moment de quitter cette longue nuit d'errance, l'auteur évoque son retour à la vie.

« Mille vies jusqu'à l'instant de mourir. J'espère que me sera donné le temps de reconvoquer en moi la beauté de tout ce que j'ai traversé et de dire avec un sourire serein 'c'est à cause que tout doit finir que tout est si beau' »

Un livre fantastique, aux récits innombrables, aux évocations historiques multiples, aux confidences intimes, aux réflexions métaphysiques et une écriture poétique qui vous porte page après page.

Marie-Antoinette

Quatrevingt-treize

Victor Hugo

1873

Il s'agit d'un roman historique situé au moment où la Convention est aux mains de Robespierre et de Danton : le comité de salut public et où le royalisme, profitant de ces discordes néfastes, va jouer en Vendée sa dernière partie.

C'est en Vendée que Victor Hugo a placé le nœud de son récit.

Les différents personnages :

Le marquis de Lantenac, prince en Bretagne, doit prendre la tête de l'insurrection vendéenne : Ce marquis est une synthèse imaginaire des qualités et des défauts de la noblesse française.

Gauvain : le neveu du marquis de Lantenac, un déserteur passé du côté des révolutionnaires est le commandant en chef des forces républicaines.

Cimourdain, un proconsul idéal, aux vertus stoïques et avec l'indomptable ténacité des délégués de la Convention. Mandaté par le Comité de salut public, il va donc retrouver en Vendée, Gauvain, son élève et son fils d'adoption. Il a d'ailleurs beaucoup influencé Gauvain pour qu'il devienne républicain malgré son origine.

L'insurrection a pris de l'ampleur, grâce au marquis de Lantenac ; les petites colonnes républicaines se sont fait écraser.

L'épopée se poursuit au milieu des sacs de villages, fermes incendiées, femmes éventrées ou fusillées, horreurs commises de part et d'autre. À la reprise de la ville de Dol par les bleus (les révolutionnaires), Gauvain va être sauvé par Cimourdain, arrivé en poste de Paris juste à temps. Cimourdain amène avec lui la guillotine, tout exprès pour Lantenac, et sa première recommandation à Gauvain est de s'arranger de façon à prendre vivant le vieux chef.

Il interdit qu'on le fusille, il faut qu'il monte sur l'échafaud.

Finalement après un acte de bravoure du marquis sauvant au prix de sa vie 3 orphelins le choix devient cornélien pour Gauvain « la république est-elle plus sauvage que les royalistes » Il n'y avait qu'une issue possible pour Gauvain : la mort, l'échafaud installé pour son oncle. Au moment où le couperet s'abat, un coup de pistolet se fait entendre : Cimourdain s'est brûlé la cervelle. Il n'a pas pu survivre à la disparition de son protégé.

Un livre extraordinaire relu avec beaucoup de plaisir. C'est Victor Hugo et son écriture extraordinaire, avec en permanence une précision de sa pensée qui passe par une succession d'adjectifs, de locutions... on est loin des SMS...

Cécile

UNE VIE FRANÇAISE

Jean-Paul DUBOIS

Prix Femina en 2004 - Prix Goncourt en 2019

Ce roman s'incarne dans notre histoire politique contemporaine qui s'égrène de DE GAULLE 1958 à CHIRAC après 2002 et se déroule à Toulouse.

Il est à la fois un autre MOI et le miroir de SOI avec ses personnages Les Blick, Les Villandreux, Les Milo, Anna Paul et les autres.

Tous servent de paysage social et politique plus ou moins proche de nous et représentent les différentes marches de l'échelle sociétale : ouvriers, étudiants, commerçants, mondains. Gauchiste ou réac. De droite conservatrice ou libérale ou gauchiste libérale. L'écriture de l'auteur est faite d'un trait personnel très simple ce qui rend le roman authentique et l'histoire vivante.

Les événements historiques, familiers à nous tous, jalonnent l'Histoire (avec un grand H) sans romance, sans jugement, sans explication, sans certitude ni vérité.

Peut-être Jean-Paul Dubois ose dire que notre vie sentimentale ou politique se joue et se construit « à partir d'un hasard, d'une nécessité combinés d'une simple graine et (qu'il faut) s'accommoder du sel de la terre et des eaux de pluie »

Du récit se dégage à la fois une petite musique tantôt bravache, admirative, mélancolique et nostalgique au gré des rides du temps qui passe.

Il nous murmure : « *Je vois la vie comme un exercice solitaire, une traversée sans but, un voyage sur un lac calme et nauséabond. La plupart du temps nous flottons. Parfois sous l'effet de notre poids nous glissons vers le fond (...). Une vie n'est jamais que ça. Un exercice de patience, avec toujours un peu de vase au fond du vase* ».

Et pourtant malgré ces « *rides du désenchantement* » pointent cette admiration du monde envers « *ces petites choses invisibles (qui) sont là pour transcender la beauté qui nous entoure* »

Grâce à son métier de photographe Paul nous plonge dans la symphonie des arbres à chérir : les séquoias sempévirens 100 m de haut, les saguaros de Californie, les cocotiers, les palmiers, les baobabs du Kenya, les hévéas de Malaisie, les érables du Québec, les Eucalyptus d'Australie.

Dans ce livre il y a donc une ode à la nature, un parti pris écolo, ce rêve d'immuabilité de beauté majestueuse de lumière. Il n'oublie pas de nous raconter aussi l'Araucaria ce grand "déraciné vaincu" un jour d'orage. Ce symbole d'exil et de solitude, de splendeur et de tragique. Il ressemble à notre rage de vivre et nous ramène à notre condition d'homme parmi nos incertitudes et l'immanence de la surprise partout « meurtrière », « hostile », « aveugle », « sauvage ».

Je ne vous raconterai pas le détail de sa vie amoureuse, sexuelle... Palpitante ou illusionniste !

Je ne vous dirai pas ces plates-formes insouciantes et ses bas-fonds de l'âme. Cet effort de vivre ou cet épuisement. Ce perpétuel mouvement de retrait ou de mouvement. Ces bas-fonds ou cette crête.

Je retiens surtout ce regard empreint d'une douceur mélancolique, sans pathos mais pénétrante et si la beauté ne résiste pas plus au temps que la force s'il n'y a aucune certitude sur soi ou sur l'autre il reste ce mystérieux et tenace instinct de survie.

« Ce quelque chose plutôt que rien » et cette LOI qui tient à l'Ordalie ce jugement de DIEU ou de la nature qu'il nous faut accepter !

Nicole